

teaux à vapeur, on sera porté à conclure que le prix des étoffes de coton ne doit pas tarder à baisser dans toute l'Europe, et qu'il en résultera une augmentation d'aisance pour les classes inférieures de la société! La ville de Liverpool a déjà fait construire un lazaret pour recevoir en quarantaine les productions de l'Égypte.

Les huiles, les soieries, les teintures, le sucre, participeront également suivant toutes les apparences, avant peu, à la baisse des cotons. Mohamed-Ali s'occupe d'étendre la culture de l'indigo. Il a fait venir une colonie de paysans de la Syrie pour planter des mûriers et élever des vers à soie dans une province de son empire. La contrée du Faïoum, sans renoncer à ses moissons de belles roses, dont on tire une essence si recherchée en Asie, se couvre de plus en plus d'oliviers, et la vigne commence à y donner des récoltes abondantes. Ainsi bientôt la terre privilégiée de l'Égypte réunira dans une étroite vallée de deux cents lieues de longueur toutes les cultures des deux mondes. Quelle perte pour l'Europe qu'un pareil domaine soit retombé entre les mains des barbares!

---

### LIVRE III.

#### TRIPOLI.

Le royaume de Tripoli est borné à l'est par l'Égypte, à l'ouest par Tunis, au sud par l'Atlas, au nord par la Méditerranée. C'est, sur les côtes, environ deux cents lieues de long; et depuis vingt jusqu'à cinquante lieues de large dans l'intérieur des terres.

Dans les siècles les plus reculés, cette vaste région fut connue sous le nom de Libye. On la divisait en trois parties; la Marmarique, la Cyrénaïque, et la région Syrtique.

La Marmarique, dont quelques géographes ont voulu faire une province de l'Égypte, s'étendait jusqu'au Nil, et comprenait la plus grande partie du pays de Barca, moins stérile vraisemblablement alors qu'il ne l'est devenu depuis. Sur les bords de la mer existaient deux villes fort connues dans l'antiquité; la première, qui s'appelait Parrætonium, était très-bien fortifiée; et ce ne fut pas sans peine qu'Hirtius vint à bout d'en repousser la garnison, qui voulait l'em-

pêcher de s'y pourvoir d'eau. On ignore à quelle époque et pour quelle raison la place fut dévastée; mais il est prouvé que les ouvrages en furent rétablis par l'ordre de l'empereur Justinien.

A l'ouest de Parrætonium était Apis, qui portait le nom de la plus célèbre des divinités égyptiennes. Cette cité, au rapport de Pline, était renommée pour les mystères sacrés qu'on y célébrait. Les naturels du pays et les étrangers s'y portaient en foule dans tous les temps, et plus particulièrement à quelques époques déterminées.

Un lieu plus remarquable dans la Marmarique était le temple de Jupiter Ammon; on ignore par qui et à quelle époque ce monument de superstition fut élevé. Quoique entouré d'un désert immense, le district qui en dépendait était, dit Diodore de Sicile, couvert de villages, rempli d'arbres fruitiers, abondant en sources. Le château était défendu par un triple mur. De son côté Arrien assure qu'Ammon se réduisait au terrain sur lequel le temple avait été bâti.

Des richesses immenses étaient, disait-on, accumulées dans ce fameux terme de pèlerinage. Cette opinion bien ou mal fondée détermina Cambysé, qui venait de ravager l'Égypte, à faire partir de Thèbes cinquante mille hommes qui devaient le mettre en possession de tant de trésors. On n'entendit plus parler de cette armée. Hérodote conjecture qu'elle fut engloutie par les

torrens de sables embrasés que poussèrent les vents du midi.

Deux ou trois siècles après, Alexandre qui venait de subjuguier l'Égypte, mais sans rien changer aux institutions qu'il y avait trouvées, reprit le projet d'un voyage qui avait si mal réussi au roi de Perse. Sa marche fut judicieusement combinée; il partit du lac Maréotis, et suivit le rivage de la mer jusqu'aux environs de Parrætonium sur un sable stérile, mais où l'on n'enfonçait pas: alors, tournant vers le sud, il entra dans une solitude brûlante, et y marcha plus heureusement qu'on n'avait espéré jusqu'à ce qu'il fut arrivé au temple. Son dessein n'était pas de le dépouiller. Une idée moins vile, mais plus extravagante, l'occupait; il voulait se faire déclarer fils de Jupiter, ce qui ne fut pas difficile avec des prêtres vendus dans cette retraite à l'or et au pouvoir.

Nous apprenons de Strabon que les vers de la sibylle et la divination des Étrusques avaient fait perdre à l'oracle d'Ammon beaucoup de son crédit. Peu à peu il tomba dans l'obscurité; on l'avait tout-à-fait oublié avant le commencement du treizième siècle (1).

(1) L'Oasis de Jupiter Ammon, où était situé l'oracle si fameux dans l'antiquité, a été découverte, et les ruines du temple reconnues par plusieurs voyageurs modernes, notamment Browne et Hornemann, Anglais en-

A l'ouest de la Marmarique était la Cyrénaïque. Les Grecs s'y établirent vers la troisième année de la trente-septième olympiade; ils y bâtirent successivement Arsinoé, Bérénice, Ptolémaïs, et Apollonie. Ces villes, situées sur les rivages de la Méditerranée, s'adonnèrent toutes au commerce, et parvinrent à quelque aisance: Cyrène, capitale de ces états naissans, était grande, peuplée et abondamment pourvue de ce qu'exigeaient les besoins, les agrémens même de la vie.

De tous les monumens qu'un peuple si passionné pour les arts dut élever dans ces divers

voyés en Afrique par la société de Londres. Il résulte de leurs recherches que la région fertile qui porte le nom de Siwah, dans le désert de Libye, est celle dont parlent les anciens auteurs, et où se trouvait le temple d'Ammon. Elle est habitée par un peuple indépendant et occupé de l'agriculture. Ce territoire fertile peut avoir trois lieues de longueur et deux de largeur. La ville qui porte le même nom que la contrée, Siwah, est bâtie sur une hauteur. Les habitans font un commerce assez considérable avec des pays éloignés par le moyen des caravanes. Ils donnent, en échange de ce qu'ils reçoivent, des dattes, des bestiaux, des paniers que leurs femmes sont très-habiles à façonner.

C'est près de la montagne où est située Siwah que se trouvent et qu'on a reconnu les ruines du temple de Jupiter Ammon; elles sont à peu de distance du chemin que suivent les caravanes qui de l'intérieur de l'Afrique se

établissements, il n'en existe plus aucun qu'à Ptolémaïs (1). Ses murailles et ses portes sont entières; le temps y a respecté les colonnes d'un portique, un temple d'ordre ionique tel qu'on l'exécutait dans les premiers temps, et un assez grand nombre d'inscriptions dont il serait possible de tirer quelques lumières.

Les peuplades errantes ou sédentaires dans l'intérieur d'un pays assez peu fertile élevaient d'excellens chevaux, récoltaient les meilleures huiles qu'on connût alors, et composaient des parfums délicieux avec leurs roses, leurs violettes et d'autres fleurs dont l'odeur était admirable.

rendent dans le nord. Dans l'examen qu'on en a fait, on a reconnu les dimensions, les constructions, les destinations des édifices qui en composaient l'enceinte et les diverses parties intérieures, telles que les anciens auteurs nous en donnent l'idée. Les pierres énormes qui entrent dans sa bâtisse annoncent la plus haute antiquité. A peu de distance de ces ruines sont des catacombes, où les voyageurs ont trouvé des momies encore conservées, et qui appartiennent sans doute aux anciens habitans de la contrée.

Sans la mauvaise conduite des Anglais, qui ont chassé les Français de l'Égypte, le monde savant aurait aujourd'hui les plus grands détails sur ce point intéressant, et le commerce circulerait dans des régions toujours livrées à la barbarie et à la destruction.

(1) Aujourd'hui Ptolomette, dans la Cyrénaïque ou province de Derne, partie de la Libye.

De ces nations, celle des Namasons était la plus nombreuse; ils se dispersaient pendant l'été pour cueillir le fruit des palmiers très-multipliés dans la contrée. Leurs courses leur offraient une quantité prodigieuse de grosses sauterelles qui, séchées au soleil, réduites en poudre, et mêlées avec du lait, leur fournissaient un mets estimé.

S'il en fallait croire quelques historiens, les femmes qu'épousaient ces barbares couchaient la première nuit avec tous ceux qui étaient de la noce, et recevaient de chacun d'eux un présent le lendemain. Leurs sermens étaient toujours prononcés sur la tombe de quelque personnage devenu célèbre par ses vertus.

Lorsqu'ils voulaient connaître l'avenir, ils allaient prier sur la cendre de leurs pères, s'endormaient ensuite, et accordaient une croyance entière aux songes qui avaient agité leur sommeil. Pour engager leur foi, ils s'offraient mutuellement une coupe remplie de liqueur, et si ce moyen de contracter leur manquant, c'était de la poussière qu'ils mettaient toujours dans leur bouche. C'étaient, dit-on, des brigands inquiets qui ravageaient, qui pillaient sans cesse le territoire de leurs infortunés voisins.

Quoique les Grecs eussent à peine un commencement de civilisation lorsqu'ils abordèrent à ces plages sauvages, ils ne prirent rien des usages qu'ils y trouvèrent établis. On les vit

même suivre avec attention le développement de l'esprit humain, qui était général dans leur patrie originaire, et se former sur les grands modèles qu'elle ne cessait d'offrir à l'univers. Plusieurs aspirèrent même à devenir les rivaux de leurs excellens maîtres. Aristippe, Callimaque et Carneade furent ceux dont les prétentions parurent le mieux fondées.

Entourée de tous côtés par des sables étendus, stériles et profonds, la Cyrénaïque pouvait se croire pour toujours en paix avec ses voisins. Cependant elle se vit engagée, pour des limites, dans une guerre longue, sanglante et ruineuse, contre les Carthaginois. Pour mettre fin à ces divisions, on convint qu'il serait expédié de la capitale de chaque état deux commissaires qui partiraient le même jour, et que le lieu où ils se rencontreraient servirait à jamais de frontière. Les frères Phileni, députés de Carthage, poussèrent si loin leur course qu'on leur reprocha de s'être mis en marche avant le temps fixé. D'après cette accusation, il leur fut proposé d'aller placer ailleurs des bornes plus convenables, ou de se laisser enterrer tout vifs dans celles auxquelles leur mauvaise foi les faisait prétendre. Leur choix ne fut pas un instant douteux. Ils sacrifièrent sans balancer leur vie pour procurer une grande extension de territoire à leur ambitieuse et injuste patrie, qui leur consacra des autels. Ceux de nos lecteurs auxquels ce trait d'histoire

pourrait paraître fabuleux pourront consulter Salluste, Strabon, et Valère Maxime.

Le gouvernement monarchique fut celui que les Grecs préférèrent à leur arrivée en Libye. Il subit de loin à loin quelques changemens, et il était républicain au temps d'Aristote. La liberté du pays était tout entière lorsque les Macédoniens se rendirent maîtres de l'Égypte.

A cette époque la Cyrénaïque se couvrit de sombres nuages. Plusieurs ambitieux s'emparèrent successivement de l'autorité. La tyrannie fut poussée si loin que les peuples jugèrent qu'il leur convenait de se soumettre aux Ptolémées. L'un de ces souverains détacha dans la suite cette portion de son empire en faveur de son fils naturel Apion. Celui-ci la légua par testament aux Romains, l'an 658 après la fondation de leur république. Le sénat ne crut pas devoir accepter l'héritage, et autorisa les peuples à se gouverner eux-mêmes.

Cette générosité leur devint funeste. Les citoyens les plus puissans refusèrent d'obéir, et voulurent ensuite commander. Bientôt il y eut autant de souverainetés que de bourgades. Cette confusion dura jusqu'au temps où les Romains asservirent toute la Libye.

Une production propre à la Cyrénaïque, et dont il faudra toujours regretter la perte, c'est le silphium, dont tous les anciens ont extrêmement célébré les vertus. Les naturels du pays le

regardaient comme le plus précieux de tous les trésors. Ils l'offraient à leurs dieux, ils le gravaient sur leurs médailles, ils l'employaient dans leur nourriture et dans leurs remèdes. Les Carthaginois, qui en avaient la même opinion, échangeaient volontiers leurs meilleurs vins contre cette plante et contre le laser, espèce de gomme qui en découlait. Strabon prétend que, dans leurs incursions, quelques sauvages en arrachèrent presque toutes les racines. Pline assure que le silphium était devenu si rare de son temps qu'on en présenta une tige à Néron comme une curiosité remarquable. Quelques passages de Galien paraissent indiquer qu'il était devenu plus commun sous le règne de Sévère. Depuis on n'en parla plus.

Entre les frontières de la Cyrénaïque et celles de Carthage était la nation Syrtique, qui, sur les bords de la mer, s'étendait depuis la grande jusqu'à la petite Syrte. Au-delà de son territoire au sud, étaient les Garamantes, qui ignoraient l'usage des armes familières aux nations les plus sauvages, et qui, en quelque nombre qu'ils fussent, fuyaient à l'aspect d'un seul étranger. Dans la suite, ils formèrent quelques bourgades, et occupèrent avec le temps les contrées connues aujourd'hui sous le nom de Fezzan et de Gadumé. Ce dernier pays dépend de Tunis. C'est une opinion assez généralement reçue que les caravanes carthagoises traversaient les dé-

serts sablonneux de ces peuples, pour étendre leur commerce dans des régions plus riches.

Les provinces qu'occupait la nation syrtique étaient trop souvent coupées par des sables secs et arides. Chacun des cantons qui offrait quelque nourriture était habité par une peuplade différente. Quatre de ces nations étaient plus considérables que les autres : les Cinathii, dont Tacite fait mention ; les Gendanes, dont au rapport d'Hérodote les femmes marquaient le nombre de leurs amans par celui des plis de leur robe, et qui étaient plus honorées à mesure que ces signes de faveur se multipliaient ; les Maces, qui rasaient leur tête, et qui dans les combats se couvraient de peaux d'autruche ; les Lotophages, plus nombreux eux seuls que toutes les autres tribus réunies.

Sur les rivages de la Méditerranée étaient les villes d'Euphrantas, de Charax, d'Auxiqua, de Garapha, d'Abrotonum, de Sabratha, de Tacapé et de Leptis. Dans la dernière de ces cités existent encore quelques ruines. Malgré le sable qui les couvre en grande partie, on démêle qu'elles sont d'ordre ionique, d'un assez mauvais goût, et du temps d'Aurélien. Au milieu du dernier siècle, il s'y trouvait encore huit colonnes d'un très-beau granit. Sept furent envoyées en France. La dernière, qui avait la même destination, fut brisée, et se voit toujours sur le rivage.

Le blé, l'huile, les fruits, servaient à la consommation des habitans, et alimentaient leur commerce avec l'étranger, à quoi il faut ajouter le lotus, dont le fruit se portait au-dehors. Ce fruit ressemblait au fruit du myrte. Il y en avait de deux espèces. La meilleure était sans noyau, et l'autre en avait un d'une dureté extrême. On tirait également de tous les deux un vin qui approchait de l'hydromel, et qui se conservait rarement au-delà d'environ vingt jours. Les grains écrasés se mariaient très-heureusement avec le froment. Théophraste assure que ce végétal était également propre à servir de nourriture et de remède. Des ceps de cet arbuste furent transférés en Italie. Au rapport de Pline, ils ne tardèrent pas à dégénérer, au point de n'avoir aucune ressemblance avec ceux de leur pays originaire. On ignore à quelle époque, et pour quelle raison, la culture du lotus fut abandonnée ; mais il y a bien des siècles qu'il a disparu dans la région Syrtique.

Quelques savans ont prétendu que le lotus, anciennement commun en Égypte, n'y paraissait plus. Ils ont été induits en erreur par des voyageurs qui, n'ayant parcouru que les bords du Nil et les grands canaux qui en sortent, n'y en avaient pas aperçu une seule tige. Il paraît aujourd'hui prouvé qu'il y en a dans quelques rigoles du Delta même, et qu'elles sont très-multipliées sur les bords du lac Menzalé. Cette

plante, qui s'élève communément deux pieds au-dessus des eaux, est de deux espèces, l'une à fleur blanche et l'autre à fleur bleuâtre, mais avec cette différence remarquable que la première produit une racine ronde, assez semblable à une pomme de terre, avantage qui manque à la seconde. Le calice de toutes deux s'épanouit comme celui de la tulipe, et répand une odeur forte, qui approche de celle du lis. Ce lotus est-il le même que celui de la région syrtique? Cette question, de pure curiosité, pourra être éclaircie par le moyen des médailles.

La Libye avait été souvent bouleversée par l'inquiétude de ses habitans errans ou sédentaires. Les trois états qui s'y étaient successivement formés avaient commis les uns contre les autres des hostilités plus ou moins meurtrières. L'est de cette région avait été plusieurs fois conquis et abandonné par les Égyptiens; et l'ouest était encore sous le joug des Carthaginois ou de Massinissa, lorsque la destruction du plus puissant, du plus opiniâtre de leurs rivaux, fit tomber la Libye entière sous la domination des Romains.

Loin de détruire le peu de bien qui avait été fait jusqu'à cette époque, les conquérans y bâtirent plusieurs villes, dont Adriane fut la principale. Tous ces monumens de grandeur et d'industrie furent négligés sous l'empire d'Orient, dont la Libye faisait une partie considé-

rable, et enfin détruits par les Vandales et par les Arabes, qui remplacèrent successivement les maîtres du monde.

Le pays dont les avantages naturels s'étaient toujours réduits à fort peu de chose, et qui perdait de jour en jour ce qui avait pu les remplacer à un certain point, fut successivement asservi à Maroc, à Fez, à Tunis. Le joug de ces tyrans éloignés devint si lourd avec le temps que le vœu de le secouer devint général. Celui que les peuples mirent à leur tête prit le titre de roi de Tripoli, du nom de la ville alors la plus considérable de ces contrées.

Ni ce nouveau souverain, ni ses descendans ne firent parler d'eux. Tout leur manquait également, et pour améliorer le sort des peuples, et pour former des entreprises de quelque importance. Arrabourat occupait un trône souvent et récemment ensanglanté, lorsqu'en 1510 il se vit attaqué par les Espagnols. La position de sa capitale avait tenté leur ambition, et Navarre (1)

---

(1) Pierre de Navarre, Biscayen, que les historiens désignent sous le nom de don Pèdre, comte de Navarre, né de basse condition, s'éleva par son mérite aux honneurs et à la fortune : il avait commencé par être matelot; il quitta son métier, et s'enrôla dans les troupes de Florence : sa réputation de bravoure le fit connaître de Gonsalve de Cordoue, qui l'employa comme capitaine; il excellait dans l'art des mines. Lorsqu'en 1509, Ximé-